

# LA LITTÉRATURE BYZANTINE ET LE RÉALISME

NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA

Le réalisme n'est certainement pas le trait le plus saillant de la littérature byzantine. Les meilleurs connaisseurs de cette littérature préfèrent parler de son classicisme ou même de son maniérisme, de sa rhétorique pédante et de son formalisme rigide. Les chercheurs ont maintes fois mis en évidence l'absence de spontanéité et d'originalité dans la façon des écrivains byzantins d'exprimer les sentiments ou de formuler les idées ; ils en ont également relevé la préférence accordée aux éléments miraculeux et à leur explication théologique, l'intérêt centré sur le monde de l'au-delà, tel que celui-ci est prêché par la doctrine chrétienne, au détriment de l'observation et de la représentation réaliste du monde « terrestre ». Aussi bien n'a-t-on pas manqué de mettre en lumière les sources des déformations dans la représentation exacte des réalités humaines, telle qu'elle est figurée dans les œuvres des écrivains byzantins ; soit le fanatisme et l'intolérance, soit, au contraire, la flatterie et la servilité envers les grands. Tout ceci fondé sur une documentation plus ou moins riche, le plus souvent sur un ton de critique véhémence, mais parfois avec une certaine indulgence et un désir marqué de comprendre ou de pénétrer cet univers idéologique si différent du nôtre, en fonction du niveau d'information, du tempérament, du goût et de l'orientation idéologique propres aux chercheurs qui se sont penchés sur cette littérature<sup>1</sup>.

Il est bien évident que la conception classicisante de l'écriture littéraire est un héritage que la littérature byzantine doit à l'antiquité tardive,

---

<sup>1</sup> Sur la littérature byzantine en général et ses caractères v. les pages classiques de Karl Krumbacher, *Die griechische Literatur des Mittelalters*, dans *Die griechische Literatur und Sprache* Leipzig—Berlin, 1907, p. 239—290, ainsi que Franz Dölger, *Die byzantinische Dichtung in der Reinsprache*, Berlin, 1948, p. 7—13. Sur le rhétorisme byzantin : Herbert Hunger, *Aspekte der griechischen Rhetorik von Gorgias bis zum Untergang von Byzanz*, Wien, 1972 (Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Sitzungsberichte, 277. Band, 3. Abhandlung). Sur le classicisme des Byzantins : Franz Dölger, *Der Klassizismus der Byzantiner, seine Ursachen und seine Folgen*, « Geistige Arbeit », 5, 1938, 12, p. 3—5 (= *Paraspora*, Ettal, 1961, p. 38—45), ainsi que Gy. Moravcsik, *Klassizismus in der byzantinischen Geschichtsschreibung*, dans *Polychronion*, Festschrift Fr. Dölger zum 75. Geburtstag, Heidelberg, 1966, p. 366—377. Des quelques jugements négatifs sur la rhétorique byzantine reproduits par Hunger, *Aspekte*..., p. 6 nous citons ici celui, très expressif, de Max Treu : « Adnumerandus est (il s'agit de Nicéphore Chrysoberges) in sordido illo grege rhetorum Byzantinorum, quorum si noveris unum noveris omnes... prae se ferunt splendidos titulos dignitatum, sed nullo verae existimationis pudore humiliter serviunt et adulantur... verborum denique sententiarumque pompa inani in orationibus turgentibus villum plerumque rerum captant nitorem fucatum » ; « iuvat novisse os hominis grandiloqui : nullo opinor specimine melius degustabis perditissimum illud genus adulatorum Byzantinorum ; videlicet quaecumque de ingenio, moribus, animo, actionibus Alexii promuntur, cuncta ad verbum ficta et commenticia » (Max Treu, *Nicephori Chrysobergae ad Angelos orationes tres*. Programm Friedrichs-Gymnasium Breslau, 1892, p. 41 suiv., 47).

à la littérature grecque de l'époque hellénistique et surtout à celle de l'époque romaine. La spéculation en marge de la littérature ne tournait plus aux époques que nous venons de mentionner autour de l'examen des rapports entre l'art et la réalité, mais s'était déplacée vers le rapport de l'écrivain aux grandes réalisations « classiques » du passé. L'esthétique littéraire avait élaboré, au I<sup>er</sup> siècle av.n.è., une nouvelle théorie de la *mimésis*, de l'imitation, en principe conforme à la conception aristotélienne mais qui proposait à l'artiste, en tant qu'objet de l'imitation, non plus la nature, mais les classiques, les grands modèles littéraires du passé. Ces modèles, inventoriés avec minutie et classés selon les genres, dont chacun comportait son style propre, fournissaient aux auteurs des traités de rhétorique les bases de leurs préceptes à caractère normatif pour la pratique littéraire. L'idéal littéraire et linguistique de type classique s'avérait être favorable — quand il ne l'imposait pas — à l'immuabilité des formes, à la distanciation par rapport à la réalité de la vie et de la langue parlée, contribuant ainsi à l'apparition et à la prolifération d'une littérature à caractère livresque<sup>2</sup>. Ces tendances de la réflexion critique, avancées et soutenues par des rhéteurs tels que Cécilius de Calacté, Denys d'Halicarnasse, par l'auteur inconnu du *Traité du sublime* ou encore par Démétrios, ont été reprises et continuées par les auteurs qui ont mis les fondements de l'enseignement littéraire à Byzance : Hermogène de Tarse, Aphthonios d'Antioche ou encore par des grammairiens tels que Dyscolos ou Hérodién<sup>3</sup>. Les Pères de l'Eglise chrétienne, en tant eux-mêmes qu'élèves des derniers rhéteurs du monde païen — comme par exemple le célèbre Libanios —, Basile le Grand, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse ou Jean Chrysostome dont certains ont d'ailleurs pratiqué l'enseignement rhétorique, ont cautionné la tendance classicisante de la pensée critique. Envisager l'art littéraire à partir de l'angle rhétorique, donc par le biais exclusif de la forme, était pour eux non seulement le résultat d'un apprentissage, mais aussi un moyen qui leur permettait, à partir de la distinction établie entre l'expression artistique et le contenu d'idées, de valoriser de façon critique et sélective et de sur des positions chrétiennes, l'héritage de l'Antiquité. C'est ainsi qu'ils en arrivèrent à réaliser la synthèse entre christianisme et hellénisme qui est la leur et qui a fourni les bases de la culture byzantine. La rhétorique de type classique s'est de la sorte adjoint aussi le territoire nouvellement institué de la littérature chrétienne, avec toute sa charge de traditions judéo-helléniques et que représentaient en premier lieu les *Ecritures*, dont la valorisation esthétique reposait sur les mêmes critères et l'interprétation — sous l'aspect littéraire — s'étayait sur les mêmes concepts critiques utilisés dans l'exégèse des œuvres de l'antiquité païenne<sup>4</sup>.

<sup>2</sup> Cf. Wilhelm von Christ-W. Schmidt-Otto Stählin, *Geschichte der griechischen Literatur*, VI. Aufl., II, 1, München, 1920, p. 462; D. M. Pippidi, *Formarea ideilor literare in antichitate*, București, 1972, p. 129 suiv.

<sup>3</sup> Cf. Romilly J. H. Jenkins, *The hellenistic Origins of Byzantine Literature*, DOP, 17, 1963, p. 43.

<sup>4</sup> Cf. Christ-Schmidt-Stählin, II, 2, p. 1374—1375; H. Hunger, *Reich der neuen Mitte. Der christliche Geist in der byzantinischen Kultur*, Granz—Wien—Köln, 1965, p. 355—369; Hans-Georg Beck, *Theodoros Metochites. Die Krise der byzantinischen Weltbildes im 14. Jahrhundert*, München, 1952, p. 50 suiv. parle d'un « classicisme théologique-ecclesiastique ».

Ainsi qu'il résulte des nombreux traités de rhétorique composés par les Byzantins, et des observations éparses contenues dans les œuvres des écrivains de Byzance, la critique littéraire ne semble pas y avoir beaucoup innové en la matière. Même les esprits les plus élevée et les plus vigoureux qui la représentent — un Théodore Métochite (1260—1332) par exemple, dont l'œuvre a fait l'objet d'une étude approfondie de la part de Hans-Georg Beck <sup>5</sup>, c'est à peine s'ils ont réussi à formuler, en tant que principe de l'activité littéraire, le déplacement de l'imitation servile des classiques, antiques ou chrétiens — Pères de l'Eglise — vers une émulation créatrice, entendue cependant comme participant du même cadre classique, c'est-à-dire excluant toute invention en matière de genres, tout inspiration salutaire des réalités de la vie, tout appel aux ressources expressives d'une autre réalité, celle de la langue parlée. L'ambition majeure de ces auteurs en quête de renommée littéraire se borne à l'effort d'imprimer à leurs ouvrages, pesamment érudits et élaborés, écrits dans un langage « attique » de cabinet, le plus pur possible, la marque d'un style personnel. Ce serait pourtant une erreur d'en conclure, comme on l'a déjà fait, que les Byzantins auraient résolu l'ancienne dispute entre philosophie et rhétorique en faveur de cette dernière <sup>6</sup>. Il semble plus exact de dire qu'ils ont eu et promu une compréhension rhétorique de la littérature, considérée comme étant l'art de l'expression élégante et suggestive, ce par quoi ils ont considérablement limité le champ de la réflexion critique. Une même limitation de la philosophie à des aspects d'ordre formel a fait des Byzantins plutôt des transmetteurs fidèles et des exégètes éclectiques des anciens textes philosophiques de l'Antiquité que de véritables créateurs <sup>7</sup>. Par ailleurs, la dispute mentionnée a été résolue par un compromis, auquel le territoire de la théologie chrétienne a servi de théâtre, et où l'orthodoxie s'assujettissait, en les réconciliant à son usage, la rhétorique et la philosophie. C'est là la conception qu'exprime d'une façon parfaitement claire la célèbre lettre de l'« humaniste » Michel Psellos (1018—1079 ?) au patriarche Jean Xiphilin <sup>8</sup>. Aux termes de celle-ci, le parfait écrivain, à la fois philosophe et rhéteur, en tant que formé par l'enseignement de l'Antiquité classique, se doit de promouvoir par le monde la vérité de la religion chrétienne, laquelle a déjà été énoncée en des formes définitives et ne requiert donc pas de confirmations fournies par l'expérience de la vie. La littérature a un caractère didactique au sens le plus étendu du terme, elle est instructive et moralisatrice. Cette dernière fonction exclut par principe toute réflexion personnelle sur les vérités de la vie, ainsi que la représentation de celle-ci dans toute sa complexité dans le but d'en induire un sens philosophique ou moral. C'est ainsi que les possibilités de s'« inspirer de la vie » sont une fois de plus exclues, au préjudice du réalisme littéraire, mais au bénéfice d'une production d'*exempla* édifiants, fournis principalement par la tradition. Des recherches entreprises sur la terminologie du procès créateur dans le monde byzantin viennent confirmer, en y ajoutant certaines nuances, les affirmations précédentes. Il suffit dans ce sens de rappeler le fait que,

<sup>5</sup> V. note 4.

<sup>6</sup> Cf. B. Tatakis, *La philosophie byzantine*, Paris, 1959, p. 16—17.

<sup>7</sup> Tatakis, *loc. cit.*

<sup>8</sup> Michele Psellos, *Epistola a Giovanni Xifilino*, testo critico, introduzione, traduzione e commentario a cura di Ugo Criscuolo, Napoli, 1973.

pour les Byzantins, l'écrivain n'est plus le *poiëtes*, au sens de « créateur », qu'il était pour l'ancienne Hellade. Il n'en porte le nom qu'en tant que versificateur, dans la mesure donc où il s'oppose à tel auteur qui cultive la prose avec ses genres (*historikos* — « historien », *rhetor* — « auteur de discours », *geographos* — « auteur de descriptions géographiques », etc.). Il doit être, pour l'essentiel, sinon un « sage » (*sophos*), au moins un « amant de la sagesse » (*philosophos*), un « érudit » (*logios*) et, en tout cas, un « homme qui écrit » (*syngrapheus*).

Les effets de cette conception sur la littérature quant à la pratique de l'écriture ne sont que trop bien connus. Quelques exemples — qui constituent de véritables *topoi* des études de byzantinologie — pourront illustrer certains aspects des limitations du réalisme littéraire dans les œuvres de l'époque.

En voici quelques-uns que nous propose l'*historiographie*, genre qui a donné les meilleures réalisations littéraires de Byzance et également le plus proche des réalités de la vie<sup>9</sup>. Dans la biographie qu'il consacre à son aïeul Basile I<sup>er</sup> le Macédonien (867—886), l'empereur-écrivain Constantin VII Porphyrogénète (913—959) attribue à son héros la phrase suivante, que celui-ci aurait exclamée lorsque, à son avènement au trône, il trouve le trésor vide : « Il nous faut de l'argent, rien de ce qui doit être fait ne saurait l'être sans argent ». On pourrait en conclure que l'auteur a fait preuve de réalisme, en marquant la « réalité » du personnage. En fait il s'agit là de l'insertion dans le récit d'un exemple de « généralisation déclarative » (*gnome apophantike*), que R. H. J. Jenkins identifie dans le manuel de rhétorique d'Aphthonios et que celui-ci à son tour avait recueilli dans un des discours de Démosthène<sup>10</sup>. Nous l'avons retrouvée, attribuée à Alexis I<sup>er</sup> Comnène, par sa fille, Anne, dans son *Alexiade*<sup>11</sup>. Et il n'y a pas que de simples maximes, mais des discours tout entiers de personnalités historiques qui sont repris à la littérature antique. Laonikos Chalkokondyle (cca 1423—cca 1490) attribue au prince de Valachie Radu le Beau un discours inspiré — ainsi que le démontre V. Grecu — d'Hérodote, au Vénitien Victor Capella, un autre copié d'après Thucydide<sup>12</sup>. Les discours qui parsèment les œuvres historiques des antiques étaient aussi, pour la plupart, fictifs ; cependant, ils avaient en vue d'exprimer le caractère et les idées du héros, évoqué sur le mode réaliste, et leur base documentaire était souvent réelle. Les Byzantins se contentent d'adapter les modèles littéraires. Afin de caractériser l'éparque Jean Taronite (XI<sup>e</sup> siècle), Anne Comnène (1083 — après 1147) emprunta à l'écrivain byzantin « classique » Théophylacte Simokattes (VII<sup>e</sup> siècle) les mots par lesquels celui-ci évoquait la personnalité du questeur Jean (VI<sup>e</sup> siècle)<sup>13</sup>,

<sup>9</sup> Cf. Moravcsik, *Klassizismus in der byzantinischen Geschichtsschreibung*, dans *Polychronion*, Heidelberg, 1966, p. 366—377.

<sup>10</sup> Theophanes Continuatus... ex recognitione Immanuelis Bekkeri, Bonn, 1838, p. 257 = Aphthonios, *Progymnasmata*, ed. Rabe, Teubner, Leipzig, 1926, p. 7 = Démosthène, *Olynthiaques*, I, 20, cf. Jenkins, *op. cit.*, p. 44.

<sup>11</sup> Anne Comnène, *Alexiade*, I, éd. Leib, Paris, 1937, p. 59 (I, XVI, 5).

<sup>12</sup> Cf. Laonic Calcocondil, *Expuneri istorice*, en roumain par Vasile Grecu, București, 1958, p. 13.

<sup>13</sup> Anne Comnène, *Alexiade*, XIII, 1, 3 (Leib, III, p. 88) = Théophylacte Simocattes, I, 1, 3 (éd. de Boor, p. 39).

tandis que Critobule d'Imbros (cca 1410—après 1467) reprend au portrait que Thucydide fait de Thémistocle les phrases qu'il utilise pour caractériser, d'abord, l'empereur Constantin XI (1449—1453), ensuite le vizir osman Mahmoud<sup>14</sup>. L'usage est typique pour les Byzantins de désigner les peuples « barbares » contemporains par des noms employés dans l'Antiquité : les Petchenègues et les Coumans sont appelés Scythes, les Turcs—Perses, les Russes — Tauroscythes, les Francs — Celtes<sup>15</sup>; il en est de même pour les toponymes<sup>16</sup> et aussi pour les noms des mois de l'année<sup>17</sup>. E. Stein démontre que Procope de Césarée (vers 500—après 562) ne s'embarrasse pas de conclure ses relations sur chaque année de la guerre de Justinien contre les Ostrogoths par la formule calquée d'après Thucydide : « et l'hiver prit fin et ainsi s'acheva aussi la ...ème année de la guerre dont Procope a écrit l'histoire »; sauf que les années de la guerre contre les Ostrogoths s'achevaient... en été!<sup>18</sup> Tous ces exemples que l'on pourrait multiplier à volonté témoignent de la prédominance de la rhétorique classique dans la conscience des écrivains byzantins, aussi bien que dans leur pratique littéraire, aux dépens du réalisme artistique. Il était certainement question là aussi d'un trait caractéristique du goût littéraire des lecteurs.

C'est ce que nous confirme la *littérature épistolaire*, autre genre fort cultivé dans le monde byzantin et qui, apparemment, semble être par définition favorable au réalisme. Les Byzantins ont cependant préféré le transformer en un prétexte pour l'exercice ostentatoire de leur habileté rhétorique. Les lettres qui nous sont parvenues d'écrivains des plus distingués contiennent d'innombrable exemples de variations rhétoriques sur des thèmes classiques — surtout ceux des plus rebattus comme l'amitié, l'éloignement des êtres chers —, des descriptions rhétoriques (les ainsi dites *ekphraseis*) des allusions érudites à la mythologie antique, à la littérature classique et chrétienne. L'érudit Jean Tzétzès (vers 1110—1185) par exemple, en guise de remerciement à un ecclésiastique qui lui avait envoyé un don de trois poissons salés, se lance dans des divagations érudites et allégoriques sur ce don ainsi que sur le nombre trois et ses significations, avec la référence obligée à la Trinité<sup>19</sup>. C'est d'ailleurs toujours à Tzetzès que nous devons un commentaire de 12 674 vers, les ainsi dites *Chiliades*, dont deux rédactions successives nous sont parvenues, commentaire de ses propres lettres, où l'on en trouve expliqués avec force érudition historique et philologique à l'appui, les passages les plus « diffi-

<sup>14</sup> Cf. Critobul din Imbros, *Din domnia lui Mahomed al II-lea. Anii 1451—1467*, édition de Vasile Grecu, București, 1963, p. 18. Il s'agit des passages I, 72, 1 = I, 77, 2 = Thucydide, I, 138, 3. Critobule fait allusion à Périclès, mais dans le texte de Thucydide, qu'il cite sans doute par mémoire, il est question de Thémistocle.

<sup>15</sup> Cf. Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, Berlin, 1958, p. 13—17.

<sup>16</sup> Ainsi, la Bulgarie est nommée *Mysia*, la Hongrie — *Paionia*, le sultanat de Rum (Ikonion) — *Persia*, etc. D'autres exemples chez Moravcsik, *ouvr. cité*.

<sup>17</sup> V. *Traité d'études byzantines*, I, *La chronologie*, par V. Grumel, Paris, 1958, p. 176—177; P. Tannery, *Les noms de mois attiques chez les Byzantins*, RA, 3<sup>e</sup> s., 9, 1887, p. 23—36. Il suffit de dire que l'ordre des mois « attiques » dans les calendriers byzantins classicisants est différent de celui du calendrier d'Athènes, pour nous en rendre compte du caractère purement rhétorique de cet usage.

<sup>18</sup> E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, II, Paris, 1949, p. 715.

<sup>19</sup> Ioannis Tzetzae *Epistulae*, ed. P.A.M. Leone, Teubner, Leipzig, 1972, ep. 39, p. 56—58.

ciles »<sup>20</sup>. Il circulait à Byzance de nombreux traités et manuels épistolaires destinés à l'enregistrement et à la codification de tous les types de lettres, de toutes les nuances du cérémonial des appellatifs de rigueur dans une société hiérarchisée de façon aussi exacte et rigide que l'était celle byzantine<sup>21</sup>. Il serait malaisé de retrouver dans la littérature épistolaire byzantine la variété des états affectifs, la richesse des idées et l'expression si personnelle et si réaliste des lettres d'un Cicéron ou d'un Sénèque ou bien des *Epîtres* des apôtres.

La situation du roman byzantin n'est pas moins significative. Ecrits qu'ils sont en vers, mais dans une langue plus proche de celle parlée, des romans comme *Belthandre et Chrysantze*, *Callimaque et Chrysorrhoe*, *Lybistre et Rhodamné* ne manquent pas d'une certaine couleur locale, d'un certain réalisme aussi en ce qui concerne les descriptions, la présentation des mœurs et de la psychologie de l'amant — leur héros de prédilection. Ils n'en restent pas moins tributaires de leur modèle — le roman hellénistique d'amour, du style rhétorique, de l'érudition mythologique, de l'allégorie classique. Et même ce réalisme que nous serions disposés à leur concéder s'avère être, lors d'une lecture plus attentive, plutôt une réminiscence du roman hellénistique que le résultat d'un directionnement de l'écrivain vers la vie réelle qu'il tendrait à reproduire de façon adéquate dans son œuvre. En tant qu'apparu dans un monde imprégné de scepticisme philosophique, le roman hellénistique, aussi bien d'ailleurs que la nouvelle comédie, avait marqué le détachement de la littérature de ses traditions héroïco-mythologiques, sa tendance à se rapprocher de l'humain, de la complexité psychologique et sociale de la vie, de son ambiance géographique et historique, évoqués sur le mode réaliste<sup>22</sup>. La réplique byzantine de ce roman, avec son cadre spatio-temporel anhistorique, son idyllisme livresque, son appareil de mythologie néo-classique, ses buts agréablement moralisateurs, ne se propose pas d'instruire le lecteur sur la vie réelle, sur la condition naturelle de l'homme. Elle signifie, tout au plus, un moment de revitalisation du goût littéraire et non pas une étape réaliste dans l'évolution de la littérature<sup>23</sup>.

L'exemple le plus typique pour la question qui nous intéresse demeure cependant la façon dont la rhétorique classicisante a capté à Byzance les eaux abondantes du nouveau courant de la spiritualité chrétienne. La poésie byzantine d'inspiration chrétienne n'est pas, le plus souvent, ce à quoi on pourrait s'y attendre, c'est-à-dire l'expression spontanée et personnelle d'un certain type de sensibilité, elle ne nous propose pas cette représentation du monde à travers son reflet dans un esprit animé par la foi, l'espérance et l'amour que l'on serait en droit d'exiger d'elle<sup>24</sup>. Au VI<sup>e</sup>.

<sup>20</sup> Ioannis Tzetzae, *Historiae*, recensuit Petrus Aloisius M. Leone, Napoli, 1968.

<sup>21</sup> Cf. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, München, 1897, p. 452 suiv. ; V. A. Smetanin, *Epistolografija*, Sverdlovsk, 1970.

<sup>22</sup> Cf. Christ-Schmidt-Stählin, II, 1, p. 14, 20—24 ; Moses Hadas, *Hellenistic Literature*, DOP, 17, 1963, p. 21—35.

<sup>23</sup> Hans-Georg Beck, *Geschichte der byzantinischen Volksliteratur*, München, 1971, p. 117 suiv. V. aussi H. Hunger, *Un roman byzantin et son atmosphère : Callimaque et Chrysorrhoe*, TM, III, Paris, 1968, p. 405—422.

<sup>24</sup> Cf. Fr. Dölger, *Die byzantinische Dichtung...*, R. H. Jenkins, *The Hellenistic Origins...* p. 40. La décadence de la poésie à Byzance serait due, selon Jenkins, à plusieurs facteurs parmi lesquels l'austérité, le puritanisme, le manque de gaieté et de naïveté de l'« homme byzantin » représentant d'une civilisation traditionaliste, soumis entièrement à l'Eglise orthodoxe.

siècle, Romain le Mélode crée, par ses *kontakia*, un nouveau genre littéraire. Il compose, en marge de certains épisodes de l'histoire sacrée, de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*, qu'il raconte à nouveau en leur adjoignant des commentaires lyriques, un genre de sermons rythmés, savamment composés selon un schéma compositionnel et prosodique, lequel devient bientôt, aussi bien pour lui-même que pour d'autres écrivains, une norme rhétorique à valeur exemplaire. La citation biblique y est utilisée d'abondance; n'y manque pas non plus l'acrostiche, qui renforce l'impression artificieuse de ces ouvrages<sup>25</sup>. L'unique drame byzantin qui nous soit parvenu, *Christos Paschon* (Le Christ subissant la Passion) et qui date du XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle, est composé de 2 610 vers dont un tiers, ainsi que le prouve Herbert Hunger, sont adaptés d'après des vers de pièces d'Euripide (*Médée*, *Les Bacchantes*, *Hippolyte*, *Rhésus*, *Oreste*, *Hécube*, *Les Troyennes*), d'Eschyle (*Agamemnon*, *Prométhée enchaîné*), d'autres pièces antiques, auxquelles s'ajoutent enfin des citations des *Écritures*<sup>26</sup>. Citons également le poème de Georges le Pisidien, *Hexaemeron*, sur la création du monde, et que certains chercheurs considèrent comme une des rares réussites de la poésie byzantine. Là encore l'inspiration tirée de la *Bible* et d'autres ouvrages de l'Antiquité (d'Aristote, d'Elie) ainsi que le penchant prononcé pour la spéculation théologique et philosophique mise en vers pèsent de tout leur poids sur l'élan vers une évocation lyrique de la Création et du monde créé<sup>27</sup>.

Ce même poète du VII<sup>e</sup> siècle est l'auteur d'un panégyrique en 471 vers, dédié à l'empereur Héraclius (610—641), l'*Héracliade*. Ce poème d'inspiration historique — on y traite des guerres de l'empereur contre les Perses — met une fois de plus en évidence la tendance classicisante et rhétorique de la littérature byzantine — aspect qui réduit au maximum les chances du réalisme artistique. L'auteur s'ingénie en premier lieu à établir un parallèle entre les exploits de son souverain et les douze travaux d'Hercule, le héros mythologique à nom semblable. C'est là l'idée poétique de base, idée laborieuse et malheureuse s'il en fût, car les résultats n'en sont pas du meilleur goût<sup>28</sup>. Quant à la *littérature panégyrique* en prose abondamment représentée dans toutes les époques à Byzance, elle est encore plus soumise à la rhétorique, par conséquent encore plus éloignée du réalisme. L'abus de tropes et de citations utilisés pour comparer les souverains dont il est fait l'éloge aux grands chefs des peuples du passé estompe la représentation des événements qui occasionnent la louange — par exemple, une victoire de guerre — et ceci à tel point que l'on pourrait parfaitement attribuer tel panégyrique d'un empereur à un auteur soit d'une époque précédente, soit d'une époque postérieure ! Robert Browning a publié un discours adressé, pensait-il, à Alexis I<sup>er</sup> Comnène

<sup>25</sup> V. P. Maas-C. A. Trypanis, *Sancti Romani Melodi Cantica*, I. *Cantica genuina*, Oxford, 1963, II. *Cantica dubia*, Berlin, 1970. Pour la bibliographie sur Romain le Mélode v. aussi S. Impellizzeri, *Storia della letteratura bizantina dal'Constantino agli iconoclasti*, Bari, 1965, p. 358.

<sup>26</sup> H. Hunger, *On the imitation...*, p. 34—35.

<sup>27</sup> Cf. Impellizzeri, *Storia...*, p. 266.

<sup>28</sup> V. A. Pertusi, *Giorgio di Pisidia. Poemi*, I. *Panegirici epici*, Ettal, 1960. Cf. Jenkins, *The Hellenistic Origins...*, p. 41—42: «Apollo is dead and Demosthenes Musagetes reigns on Mount Helicon... Euripides was a poet who sometimes descended to rhetoric; George was a rhetorician who never ascended to poetry». V. aussi Hunger, *On the imitation...*, p. 23—24.

(1081—1118)<sup>29</sup>. Jean Darrouzès a cependant prouvé que ledit discours appartenant à Constantin Stilbès, fait l'éloge de Isaac II Ange (1185—1195)<sup>30</sup>. Cet exemple-limite met en évidence à quel point les panégyristes byzantins sont surtout préoccupés d'affirmer rhétoriquement l'idéologie impériale, de broser le portrait du « parfait souverain » plutôt que d'évoquer des caractères ou des situations réelles. C'est dans un autre sens, mais également pesant, que la rhétorique occulte le réalisme dans les discours funèbres, genre que Michel Psellos a illustré avec éclat. Le discours composé à l'occasion de la mort de sa mère<sup>31</sup> est pénétré par l'esprit de discipline de la rhétorique dans une mesure qui en rend la lecture moderne absolument pénible.

Nous mettrons un point à cette suite d'exemples. Des textes divers, appartenant à d'autres genres, à d'autres écrivains, à toutes les époques de la littérature byzantine pourraient s'y ajouter indéfiniment pour nous fournir autant de preuves de son orientation classicisante et de l'esprit rhétorique prédominant, en défaveur du réalisme. Mais s'il y a prédominance, il n'y a cependant pas exclusivité. Après avoir dénoncé à l'envie le formalisme et l'absence de réalisme des écrivains byzantins, les chercheurs se sont tournés avec plus d'attention — ces derniers temps surtout — vers les textes, tentant d'y surprendre les rapports entre la production littéraire de Byzance et la réalité de la vie<sup>32</sup>. Les résultats en ont été assez surprenants. Aussi bien eût-il été impossible de concevoir l'existence millénaire d'une littérature dont les seuls buts auraient été l'adulation des grands, la virtuosité des démonstrations théologico-morales et l'étalage ostentatoire de l'érudition<sup>33</sup>. Impossible de penser que ces « bibliothécaires du monde », selon le mot de Paul Lemerle, n'aient été justement rien de plus que cela<sup>34</sup>; que, sauvant de l'oubli Aristophane et Euripide, Hérodote et Thucydide, Plutarque et Lucien, ils n'aient pas eu idée de la valeur cognitive et de l'action sociale de l'art littéraire, qu'ils ne se soient jamais posé la question de la représentation du réel par la littérature, qu'ils ne se soient enfin jamais laissé emporter par l'élan narratif et par le sens mimétique si profondément caractéristique de la race à laquelle ils appartenaient.

<sup>29</sup> R. Browning, *An Anonymous Basilikos Logos addressed to Alexios I Comnenus*, « Byzantion », 28, 1958, p. 31—50.

<sup>30</sup> J. Darrouzès, *Notes de littérature et de critique*, II. Constantin Stilbès et Cyrille, métropolitain de Cyzique, REB, 18, 1960, p. 186—187.

<sup>31</sup> Publié dans K. N. Sathas, *Mesaionike Bibliothke*, V, Paris, 1876.

<sup>32</sup> Nous en citons, à titre d'exemples Herbert Hunger, *Die byzantinische Literatur der Komnenenzeit. Versuch einer Neubewertung*, « Anzeiger phil.-hist. Klasse Österreichischer Akademie der Wissenschaften », Jg. 1968, Nr. 105, Graz—Wien—Köln, 1968, p. 59—76; Hunger, *Aspekte*; les rapports présentés au cadre du premier thème du XIV<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines, *Société et vie intellectuelle au XIV<sup>e</sup> siècle*, dans les *Actes du XIV<sup>e</sup> Congrès international des études byzantines*, Bucarest, 1974, p. 69—151, v. surtout sur la littérature et l'écrivain à Byzance I. Sevčenko, *Society and Intellectual Life in the Fourteenth Century*, p. 69—92; Hans-Georg Beck, *Die griechische volkstümliche Literatur des 14. Jhdts.*, p. 125—138 et Herbert Hunger, *Klassizistische Tendenzen in der byzantinischen Literatur des 14. Jh.*, p. 139—151, ainsi que les actes du récent colloque organisé à Dumbarton Oaks, *Byzantine Books and Bookmen*, A Dumbarton Oaks Colloquium, Washington, 1975, 109 p. (rapports de N. G. Wilson, J. Irigoin, C. Mango, H. G. Beck et K. Weltman).

<sup>33</sup> Cf. Hunger, *Aspekte*, p. 7.

<sup>34</sup> P. Lemerle, *Byzance et les origines de notre civilisation*, dans *Venezia e l'Oriente fra tardo medioevo e rinascimento*, Firenze, 1966, p. 17.



En tâchant de revaloriser du point de vue littéraire l'époque des Comnènes (1081—1185), Herbert Hunger a prouvé de la façon la plus convaincante — exemples fournis par l'historiographie, la littérature des mémoires, les satires et les romans du temps à l'appui — l'existence d'un courant réaliste manifesté par des représentations authentiques, vraisemblables, véritablement artistiques de la vie dans les écrits byzantins. Pour ce qui est de l'un des romanciers de cette époque, Nicétas Eugénianos (XII<sup>e</sup> siècle), du moins, nous disposons d'une analyse détaillée du réalisme qui caractérise ses œuvres, analyse due au byzantiniste soviétique A. P. Každan <sup>35</sup>. Il y a lieu d'espérer que des recherches similaires verront le jour, qui rendront compte de tous les genres et de toutes les époques de la littérature byzantine. Car on peut déceler chez presque tous les écrivains de cette littérature, à des degrés divers et en des modalités différentes, maint trait réaliste, même si aucun d'entre eux ne donne une formulation exacte des exigences du réalisme littéraire, une théorie du réalisme comme telle. Et pour en revenir aux textes, arrêtons-nous à quelques exemples.

L'historiographie byzantine est constituée par deux types d'écrits : 1) la chronique universelle, le plus souvent d'origine monastique, qui envisage l'histoire depuis « la création du monde » jusqu'à l'époque contemporaine de l'auteur et 2) l'histoire contemporaine proprement dite, les « mémoires » dus, pour la plupart, à des personnalités politiques. Les chroniques sont rédigées dans un style plus simple, plus proche de la langue parlée, on y trouve un certain laisser-aller stylistique et compositionnel ; y sont notés, par ordre chronologique et en résumé, les événements de chaque année. Les histoires, elles, sont écrites dans un langage à tendance archaïque, classique tout au moins, souvent très alambiqué et utilisent toujours des modèles fournis par l'historiographie antique. En dépit de la sécheresse et de la brièveté des notations qui composent les premières, en dépit de la rhétorique pesante des secondes, les unes comme les autres laissent assez de liberté aux écrivains doués de personnalité pour manifester leur réalisme. Le chroniqueur Théophane le Confesseur (vers 752—818) glisse dans son œuvre, entre autres passages du même genre, un bref « récit » des amours tragiques de l'impératrice Eudoxia-Athénaïs, épouse de Théodose II (408—450) et du *magister* Paulin, courtisan aussi érudit et raffiné que son impériale amante. Les sources en sont livresques, et cependant le récit est passionnant ; n'y manque pas non plus le dialogue en langage familier, celui parlé à l'époque <sup>36</sup>. Le même chroniqueur évoque, en des termes d'une grande précision et avec un remarquable sens de la progression dramatique, en y employant également le dialogue familier, la fameuse révolte du peuple de Constantinople, connue sous la dénomination de *Nika*, au temps de Justinien <sup>37</sup>. Un autre chroniqueur, Jean Skylitzes (XI<sup>e</sup> siècle) évoque avec sobriété et concision et sur le mode réaliste le conflit entre deux chefs de tribus petchenègues, Tyrach et Kéguène. A un certain moment, Kéguène donne un conseil, qui n'est d'ailleurs pas

<sup>35</sup> A. P. Každan, *Bemerkungen zu Niketas Eugenianos*, JÖBG, 16, 1967, p. 101—117. V. aussi A. D. Aleksidze, *Vizantijskij roman XII veka*, Tbilisi, 1965, cf. cependant Hunger, *Die byzantinische Literatur der Komnenenzeit*..., p. 75—76.

<sup>36</sup> Theophanis *Chronographia* recensuit Carolus de Boor, I, Leipzig, 1883, p. 99.

<sup>37</sup> *Ibidem*, p. 181—186.

suivi, à ses alliés, les Byzantins, le fondant sur un proverbe « barbare »<sup>38</sup>. Cependant, l'art réaliste atteint un sommet dans l'œuvre de Michel Psellos. Cet écrivain, le plus doué peut-être de toute la littérature byzantine, nous a laissé toute une galerie de portraits des empereurs du XI<sup>e</sup> siècle, crayonnés dans un style de tendance assez classique, il est vrai, mais qui sont surpris dans l'irréductible de leur personnalité grâce à un sens psychologique très poussé, à l'attention toute particulière que l'auteur accorde au détail significatif, au mot ou au geste révélateur. Le réalisme de Psellos est accusé jusqu'au naturalisme dans les épisodes où il décrit la maladie et la mort de Constantin IX ou d'Isaac I<sup>er</sup> Comnène, ou encore dans celui où il évoque la révolte populaire qui a détroné, puis soumis au supplice, Michel V<sup>39</sup>. Psellos trouve ses sources d'inspiration dans la vie même, ses écrits sont le résultat d'observations et de réflexions personnelles ; ses dons de conteur s'y exercent librement et il laisse transparaître, au travers de la narration, avec tact et discrétion parfois, le mépris ou l'antipathie, l'ironie, l'admiration, l'affection ou la compassion que lui inspirent ses héros. À son tour, avec peut-être moins de talent et un surcharge de pédanterie rhétorique, Anne Comnène nous offre, dans son *Alexiade*, de très nombreux passages réalistes : descriptions, portraits, scènes de la vie aulique, récits alertes et vivants. Un remarquable exemple dans ce sens nous est fourni par l'histoire de la révolte des frères Comnènes, avec les intrigues du palais, les menées secrètes qui l'ont précédée, ses échos dans la masse du peuple — y est aussi reproduite une chanson populaire à ce sujet —, les opérations militaires et les pourparlers politiques auxquels elle a donné lieu<sup>40</sup>. Le réalisme du portrait de Bohémond, chef des Croisés, pour lequel la jeune princesse semble avoir eu un tendre penchant, ne constitue pas seulement un écart hérétique vis-à-vis de la rhétorique littéraire classicisante ; Anne Comnène vieillissante enveloppe cette évocation d'une atmosphère de nostalgique rêverie. À une autre époque, Nicéphore Grégoras compare, dans le prologue de son *Histoire*, l'écrivain au peintre et se sert de cet argument pour blâmer ceux des artistes qui ne paient que les côtés agréables des hommes et des choses<sup>41</sup>. C'est d'ailleurs dans ce même ordre d'idées qu'il faut citer son récit d'une mission diplomatique entreprise auprès de la cour serbe, mémoires de voyage réalistes et savoureux en dépit de leur style artificiel<sup>42</sup>. Et c'est encore Grégoras qui insère dans son œuvre le récit « digne d'être, écouté » relatant les amours d'une Tartare et de son esclave byzantin amours couronnées par le baptême de la « barbare » et son mariage, mais compliqués par suite de l'apparition intempestive de la femme grecque du

<sup>38</sup> Ioannis Scylitzae *Synopsis historiarum*, editio princeps, recensuit Ioannes Thurn, Berlin — New York, 1973, p. 455—459.

<sup>39</sup> Psellos, *Chronographie*, éd. E. Renauld, I, Paris, 1926, p. LIV—LX, 108—116 ; II, Paris, 1928, p. 31—35, 70—71, 129—138.

<sup>40</sup> Anne Comnène, *Alexiade*, livre II—III, éd. B. Lebel, I, Paris, 1937, le couplet — p. 75. Il est « traduit » par Anne Comnène aussitôt. Sur ces couplets dans la littérature byzantine v. Beck, *Der Leserkreis der byzantinischen Volksliteratur im Licht der Handschriftlichen Überlieferung*, dans *Byzantine Books and Bookmen*, p. 50—51.

<sup>41</sup> Nicephori Gregorae *Byzantina Historia*, cura L. Schopeni, I, Bonn, 1829, p. 11.

<sup>42</sup> *Ibidem*, p. 374—383.

captif de guerre. Cette digression tragi-comique s'individualise par rapport au contexte à la manière d'une véritable nouvelle boccaccienne<sup>43</sup>.

On retrouve aussi dans la littérature byzantine des œuvres épistolaires différentes de celles de Jean Tzetzés, que nous avons déjà mentionnées. Telles, par exemple, la correspondance de Théophylacte d'Ochride<sup>44</sup>, archevêque de Bulgarie (1090—1108), qui intéresse non seulement en tant que source documentaire à partir de laquelle on pourrait reconstituer la vie dans la province byzantine, mais aussi en tant que littérature, dans la mesure où elle marque un moment réaliste<sup>45</sup>. Il en est de même pour celle de Démètre Cydonès (vers 1324—1397), érudit remarquable lequel, décidant de quitter Byzance pour aller vivre en Italie, essaye d'y expliquer cette décision à ses amis, parmi lesquels l'empereur Manuel II Paléologue (1391—1425)<sup>46</sup>. Cydonès est de ces érudits qui arrivent à maîtriser leur culture, par exemple en utilisant les fréquentes citations tirées des classiques familiers pour caractériser certaines situations ou qualifier des faits d'observation personnelle. La rhétorique est pour lui un moyen et non pas un but, et c'est ce qui a déterminé Karl Krumbacher à le citer parmi les théoriciens byzantins de l'art littéraire qui annoncent l'humanisme occidental<sup>47</sup>. Moins brillant que lui quant à la formation classique, un aristocrate de province comme Kékauménos (XI<sup>e</sup> siècle) par exemple, fonde les *Conseils et récits* adressés à ses fils non pas sur des citations livresques, mais bien sur sa propre expérience de vie ainsi que sur les traditions familiales. Le réalisme de ses évocations — la révolte de Thessalie de 1066, la vie de cour dont il se montre dégoûté, les bons empereurs du passé qui ont soutenu ses aïeux — leur vaut une place à part dans la littérature byzantine<sup>48</sup>.

C'est ainsi que, sans pour autant abandonner le terrain de la rhétorique classicisante, les Byzantins ont réussi à l'y combattre avec ses propres armes, au nom justement du réalisme. Le fait est surtout sensible dans la *satire*, et le moyen en est la *parodie*<sup>49</sup>. Un écrivain inconnu du XII<sup>e</sup> siècle a composé un dialogue, intitulé *Timarion*, dans le style de Lucien. Il s'agit d'une « descente aux Enfers » dans la tradition classique, à cela près que la matière de la relation de voyage fantastique du héros Timarion est strictement contemporaine. Après avoir parcouru le chemin de Constantinople à Thessalonique, où il a assisté à la foire de la Saint-Démètre, évoquée

<sup>43</sup> *Ibidem*, p. 542—544.

<sup>44</sup> Editées par Migne, PG, 126, col. 308—557.

<sup>45</sup> Cf. D. Xanatalos, *Beiträge zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte Mazedoniens im Mittelalter hauptsächlich auf Grund der Briefe des Erzbischofs Theophylaktos von Achrid*, Dissertation, München, 1937; B. Panov, *Teofilakt Ohridski kako izvor za srednevekovnata istorija na makedonskiot narod*, Skopje, 1971.

<sup>46</sup> I émétrius Cydonès, *Correspondance*, publiée par Raymond-J. Loenertz O. P., Citta del Vaticano, I—II, 1956—1960. La correspondance de Cydonès avait été publiée, en partie, auparavant, par Giuseppe Camelli, dans la série byzantine de la collection Budé, Paris, 1930, avec traduction en français. Ici nous nous référons à la lettre 309 de l'édition Loenertz, II, p. 231—234 (= éd. Cammelli, 27, p. 63—68).

<sup>47</sup> Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, München, 1897, p. 454.

<sup>48</sup> *Sovety i rasskazy Kekavmena. Socinenie vizantijskogo polkovodca XI veka, podgotovka teksta, vvedenie, perevod i kommentarii* G. G. Litavrina, Moskva, 1972.

<sup>49</sup> Cf. Franz Dölger, *Byzantinische Satire und byzantinische Kultur*, dans « Geistige Arbeit », 12, 20.VI.1939, p. 5—6; Hunger, *On the imitation...*, p. 36; Hunger, *Die byzantinische Literatur der Komnenenzeit...*, p. 68—72; v. aussi Beck, *Leserkreis*., p. 64 suiv.

d'une façon pittoresque et haute en couleur, Timarion descend aux Enfers où il rencontre tour à tour l'empereur Romain IV Diogène (1068—1071), son ex-maître de rhétorique Théodore de Smyrne, Michel Psellos et le disciple de celui-ci, Jean Italos. Il est inutile de fournir d'autres précisions : on comprendra facilement les raisons pour lesquelles l'ouvrage a été interprété comme une satire politique et sociale à sens très précis, issu qu'il était des milieux de l'aristocratie militaire qui cultivaient le souvenir du malheureux Romain IV, devenu la victime des menées de la bureaucratie constantinopolitaine — dont Psellos était l'un des chefs —, ralliée à la famille Ducas<sup>50</sup>. La parodie épique *La Katomyomachie* (La guerre des rats et des chats) de Théodore Prodrome (XII<sup>e</sup> siècle), dont le modèle lointain est la *Batrachomyomachie* d'Homère, utilisée dans une mesure facile à prévoir, aussi bien les procédés de l'épopée que ceux de la tragédie. C'est ainsi que le commandant des rats, Kreillos, a été rapproché par Herbert Hunger, éditeur, traducteur et commentateur de la parodie, de tel ou tel des militaires rebelles qui, à cette époque politiquement trouble des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, briguaient la couronne<sup>51</sup>. Nous retrouvons également des traits réalistes accusés dans les « poèmes prodromiques » en langue parlée, attribués à un certain Théodore Ptochoprodrome (l'humble Prodrome), fort probablement le même que l'auteur de la *Katomyomachie*, mais qui utilise un pseudonyme approprié au genre qu'il aborde. Y sont évoqués des prieurs tyranniques avarés et rapaces et des épouses acariâtres ; on y trouve le portrait du poète famélique, variante byzantine du parasite antique<sup>52</sup>. A cette même catégorie d'ouvrages appartient aussi le poème satirique du XIV<sup>e</sup> siècle dirigé contre un certain Néophyte, aspirant à la dignité de patriarche<sup>53</sup>. L'auteur du pamphlet dévoile la véritable identité du moine ambitieux et sa carrière de parvenu y est tracée sur le mode sarcastique : Néophyte ne serait qu'un berger d'origine vlaque-bulgare-albanaise, Momčil de son vrai nom, complètement ignare, avide et assoiffé de puissance. L'ouvrage est attribué à Jean Katrares, copiste de manuscrits et, paraît-il, auteur aussi de parodies tragiques qui ont fait récemment l'objet de l'attention des spécialistes<sup>54</sup>.

Aussi abondamment qu'il soit représenté dans les écrits byzantins, le réalisme ne saurait cependant y être considéré autrement que limité aux cadres de la conception rhétorique et classicisante, incontestablement dominante. Il n'apparaît qu'en tant que résultat spontané du libre exercice des dons naturels, plus ou moins remarquables, des écrivains et n'a jamais été élevé au rang d'une méthode de création, de même qu'il n'a jamais constitué la norme du goût, ni un critère de la critique. Son

<sup>50</sup> Pseudo-Luclano, *Timarione*, testo critico, introduzione, traduzione, commentario e lessico a cura di Roberto Romano, Napoli, 1971, cf. Hunger, *Die Literatur der Komnenenzeit...*, p. 72.

<sup>51</sup> Herbert Hunger, *Der byzantinische Katz-Mäuse-Krieg*, Theodoros Prodromos, *Katomyomachia*, Einleitung, Text u. Übersetzung Graw—Wien—Köln, 1968, v. spécialement p. 51—65. Selon Hunger, dans les 384 vers de ce poème on trouve 200 homérismes et 60 mots propres au lexique des poètes tragiques grecs.

<sup>52</sup> D. C. Hesselning-H. Pernot, *Poèmes prodromiques en grec vulgaire*, Amsterdam, 1910.

<sup>53</sup> I. Dulčev, *Bălgarski dumi pāv vizantijski stihove ot XIV vek*, SBANI, XLI, Sofia, 1945, p. 130—150 (édition et commentaire).

<sup>54</sup> Gregorio de Andrés, Jean Irigoin, Wolfram Hörandner, *Johannes Katrares und seine dramatisch-poetische Produktion*, JÖBG, 23, 1974, p. 201—214.

caractère est, pour la littérature byzantine, sinon accidentel, du moins second. Si Psellos se targue de sa qualité de philosophe, ses contemporains et sa postérité l'apprécient en tant que rhéteur, que maître du style, de la langue et de la composition, et non pas pour ses mérites d'écrivain réaliste<sup>55</sup>. D'ailleurs Psellos lui-même, ainsi que le démontre J. N. Ljubarskij<sup>56</sup>, se soumet, pour ce qui est de ses portraits, à un schéma rhétorique général, assez strict : à l'instar de tous les écrivains byzantins qui se plient aux canons des genres qu'ils adoptent. Le mérite de ceux qui font preuve de réalisme dans tel ou tel aspect de leurs ouvrages est celui d'avoir animé d'un souffle d'inspiration de la vie quotidienne ces canons de la rhétorique classique. La déclaration que Théodore Prodrome formule dans le prologue de la satire *Contre les higoumènes* vient illustrer éloquemment les constatations que nous offrent les textes précédemment cités : « Je ne t'écris nullement des contes extraits des écrits antiques, dont le sens, bien que précis, est difficile à saisir ; il s'agit, au contraire, de faits simples et clairs, connus de tous... »<sup>57</sup>. Rien de polémique à déceler dans ces affirmations qui ne font que définir le genre de l'écrit, genre inférieur, destiné à être compris des plus humbles, et auquel sied la langue parlée, populaire. L'idée d'une possible rivalité entre la littérature classicisante et celle populaire reste étrangère au poète, et c'est peut-être pourquoi il signe ses ouvrages satiriques du nom, également parodique, de Ptochoprodrome. Il s'agit là d'un jeu rendu légitime, à ce qu'affirme explicitement le prologue à la *Katomyomachie*, par le modèle homérique. Une fois de plus, la référence à l'auteur classique garde son caractère d'obligation<sup>58</sup>.

<sup>55</sup> Cf. Em. Kriaras, *Mihail Psellos*, « Byzantina », 4, 1972, p. 118—122 (RE, Suppl. XI, col. 1124—1182).

<sup>56</sup> J. N. Ljubarskij, *Istoričeskij geroj v Hronografii Mihaila Psella*, VV, 33, 1972, p. 92—114.

<sup>57</sup> Voici le texte intégral du prologue, traduit d'après l'édition Hesselting-Pernot, III, p. 49 : « Admire maintenant, Prince, l'audace inouïe de cette fourmi qui sort de son trou et se met à courir après les bêtes sauvages et fortes ; sans peur, elle ose suivre les traces des lions, sans avoir pu acquérir la force de leurs ongles. Regarde, donc, Maître couronné, moi-même, moi, la fourmi qui ose s'aventurer sur les traces des lions, ce sont les rhéteurs et les philosophes, ainsi que lui permet la force de ses mots ou, pour mieux dire, sa faiblesse. Eux, ils sont éprouvés dans la versification et l'écriture, eux ils façonnent des écrits destinés aux empereurs, ils célèbrent leurs victoires. Certes, ils écrivent à la manière des sages, selon les exigences du discours, car ils sont des intellectuels et des rhéteurs, tandis que moi, je n'écris pas comme ça. Parce que je suis dépourvu de culture, je suis un jeune vêtu de haillons, un moine vulgaire, de ceux qui siègent à l'écart. Moi, j'écris donc simplement, à la manière des moines, simplement et paisiblement. Je ne t'écris nullement des contes extraits des écrits antiques, dont le sens, bien que précis, est difficile à saisir ; il s'agit, au contraire, de faits simples et clairs, connus de tous ceux qui parcourent en commun la voie de la vie monastique et qui supportent toutes les choses que je t'écris ».

<sup>58</sup> Le prologue de la *Katomyomachie* est dû à Aristobulos Apostoles, le futur métropolite Arsénios de Monembasie, premier éditeur de cet ouvrage byzantin, paru à Venise dans les années 1495—1498. Le caractère tardif, post-byzantin de ce prologue ne lui enlève guère sa valeur en tant que témoignage d'une certaine idéologie littéraire byzantine qui continue à dominer les esprits des clercs grecs du XV<sup>e</sup> siècle. Les allusions aux *Ionia* (Plant de violettes) qu'on rencontre dans le texte du prologue réclament un éclaircissement : il s'agit d'un ouvrage de Michel Apostoles, père d'Aristoboulos, paru à Bâle, en 1538 ; par les soins de ce dernier, une partie de l'ouvrage fut publiée vers 1517, cf. Hunger, *Katz-Mäuse Krieg*..., p. 75. Voici le texte du prologue : « Homère, le plus noble des poètes, étant chargé de l'éducation des enfants de Chios, composa la *Batrachomyomachie* et *Les Grives* — c'est Hérodote qui le raconte — et maints autres ouvrages, pleins d'amusements destinés à réjouir les enfants de cet homme et ceux de l'avenir. Cela, afin qu'ils entendent des choses plaisantes au commencement de leurs études

La vitalité de la rhétorique classique dans la littérature byzantine n'est pas le fait d'un hasard, non plus que le résultat d'une manie d'intellectuels entichés d'antiquité. A investiguer d'autres domaines de la culture et de la civilisation byzantine, nous pourrions y découvrir, dans d'autres formes, ce que, en matière de littérature rhétorique et classicisante, nous avons appelé absence de réalisme. Qu'il s'agisse de peinture ou de science, de philosophie ou de spéculation théologique ou encore de pensée politique, et jusqu'au comportement quotidien des Byzantins, on retrouve partout ces mêmes caractéristiques, l'orientation de l'effort créateur conformément à certaines normes fondées sur l'autorité des grands réalisateurs du passé, des « classiques », et codifiées par les traités « rhétoriques », l'attention des intellectuels et des artistes centrée presque exclusivement sur les aspects techniques et formels de leur activité, le manque d'intérêt pour toute observation immédiate de la nature, de la variété de ses phénomènes, pour l'étude de ses lois, en vue de son « imitation » conforme par les ouvrages humains <sup>59</sup>. Songeons, par exemple, pour ce qui est de la peinture, à ces manuels « rhétoriques » de peinture religieuse où tout est prescrit de ce qui constitue l'activité du peintre d'églises, depuis la composition, les couleurs, les dimensions et jusqu'aux vêtements que les personnages des scènes bibliques doivent porter <sup>60</sup>. Ou bien, en ce qui concerne la science, à ces traités « scientifiques » des Byzantins, ouvrages de compilation, inspirés des classiques antiques des divers domaines de la connaissance <sup>61</sup>. Il en va de même des manuels d'étiquette, où l'on retrouve le cérémonial requis par les diverses fêtes ou les banquets ; ou bien encore de l'organisation subtile et savante jusqu'au pédantisme de la hiérarchie

---

et pour que leurs oreilles ne soient pas grattées par les leçons de l'autre type. Et quelqu'un des poètes plus récents, voulant imiter le Poète, imagina la guerre de la chatte et des souris, dans la forme d'une comédie écrite en vers iambiques. Cet ouvrage tomba dans mes mains et j'ai décidé de l'envoyer aux jeunes gens qui aiment à s'instruire et il est comme un héraut qui annonce l'ouvrage qui sera imprimé sous peu, la *Ionia*, préparé avec beaucoup d'efforts par mon père. De séjour à Rome, il avait promis jadis au très révérend Gaspar, évêque d'Osimo, de composer un recueil de proverbes. Mais, en commençant avec les proverbes, il se rappela les sentences et les maximes et les conseils des hommes très sages de l'antiquité. Car les proverbes, les sentences, les conseils et les maximes sont apparentées. Je pense que ce livret sera très utile aux jeunes désireux de s'instruire . . . Quant à la *Guerre de la chatte avec les souris* que l'auteur, qui que ce soit, composa très bien et avec beaucoup d'esprit, nous l'envoyons aujourd'hui aux gens désireux de s'instruire. Et aussitôt nous allons éditer et imprimer la *Ionia*, de laquelle les étudiants pourront récolter non seulement le plaisir, mais aussi l'utilité ».

<sup>59</sup> Sur le problème de l'humanisme byzantin et de ses rapports avec celui de la Renaissance occidentale, voir A. Pertusi, *Leonio Pilato fra Petrarca et Boccaccio*, Venezia—Roma, 1964, p. 498—520 avec bibliographie.

<sup>60</sup> Sur l'esthétique de la peinture byzantine, voir Gervase Mathew, *Byzantine Aesthetics*, London, s.a. Les manuels de peinture (*hermeneiai tes zographikes technes*) dont nous disposons sont relativement récents. Ils descendent du manuel de Denys de Phourna (XV<sup>e</sup> ou XVI<sup>e</sup> siècle). Mais celui-ci semble avoir résumé lui-même des ouvrages plus anciens, cf. I. D. Ștefănescu, *Iconografia artei bizantine și a picturii feudale românești*, București, 1973, p. 13. V. Grecu, à qui nous devons plusieurs études sur les *hermeneiai* byzantines et leurs traductions roumaines, en avait préparé une édition critique de ces manuels, pas encore publiée.

<sup>61</sup> Cf. Karl Krumbacher, *Geschichte...*, p. 605—638. V. aussi le chapitre dédié à la science byzantine par J. Théodoridès dans *l'Histoire générale des sciences*, publiée sous la direction de René Taton, I. *La science antique et médiévale (Des origines à 1450)*, Paris, 1957.

religieuse ou de celle de la cour<sup>62</sup>. Dans ce sens on peut parler de la rhétorique classicisante de la littérature byzantine comme étant l'expression de tout un *style culturel*, dont les racines plongent dans l'ensemble complexe des réalités économiques, sociales, politiques, ethniques et spirituelles qui ont produit Byzance elle-même.

Il n'y a pas lieu d'insister ici sur ces questions, en cherchant à éclaircir en quelques phrases un des plus grands problèmes de l'histoire universelle et auquel on continue encore à chercher la solution la plus proche de la vérité. Nous pensons cependant qu'il est nécessaire pour la compréhension de la littérature byzantine, et afin de poser correctement la question de son (manque de) réalisme, de chercher à déchiffrer la signification majeure de ce style, sa principale raison d'être. C'est d'ailleurs ce que fait récemment l'un des maîtres de la byzantinologie contemporaine, le professeur Paul Lemerle, en des termes qui ouvrent de nouvelles perspectives à la recherche dans ce domaine<sup>63</sup>.

« Ayant placé sa justification dans le passé et le prolongement de ce passé inchangé, son fondement dans la correspondance entre empire terrestre et empire de Dieu et dans la légitimité politique de la descendance romaine, sa force dans l'affirmation d'une tradition ininterrompue — affirme-t-il en parlant de Byzance —, elle devait s'offrir aux yeux de tous... comme une essence éternellement immuable. Cette représentation d'elle-même, c'est l'objet de sa *propagande*... ». Et le professeur Lemerle poursuit, en présentant les *techniques* et les *moyens* de cette propagande qui revêt et déguise des apparences de l'immobilité, les transformations continues, l'incessante et absolument remarquable adaptation de Byzance aux exigences du temps : « Dans le domaine des gestes, c'est le cérémonial, le rituel, la titulature ; dans celui de l'expression, c'est la citation, la répétition, la comparaison, la référence ; en allant un peu plus au fond des choses, c'est la rhétorique ; en allant un peu plus loin, c'est le style — au sens où André Malraux a eu autrefois cette formule heureuse : l'art byzantin est un art du style ».

Dans cet art, « ce qui demeure essentiel et permanent, c'est l'effort pour dépasser l'homme et l'accident, l'individuel et le passager ; pour atteindre quelque chose que par définition on ne saurait nommer, que l'on appelle le surhumain, l'impersonnel, l'intemporel, l'éternel, le sacré : tous ces termes conviennent et en même temps sont insuffisants. L'art byzantin est une liturgie et, comme toute liturgie, une incantation... L'art byzantin transpose et transcende. Or, le procédé pour atteindre ce but c'est... justement le style, dans la mesure où le style est ce qui éloigne de la ressemblance, ce qui détruit la ressemblance, et avec elle l'humain ». C'est à dire tout ce qui s'oppose au réalisme — au sens moderne du terme —

<sup>62</sup> Le plus célèbre des écrits de ce genre est sans doute le recueil de Constantin Porphyrogénète, *De cerimoniis aulae Byzantinae*, recensuit I. I. Reiske, I—II, Bonn, 1829—1830 (édition nouvelle incomplète, avec traduction et commentaire par A. Vogt, dans la série byzantine de la collection Budé, Paris, 1935—1940). Voir aussi Pseudo-Kodinos, *Traité des offices*, Introduction, texte et traduction par Jean Verpeaux, Paris, 1966 ; *Les listes de préséance byzantines des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles*, Introduction, texte, traduction et commentaire par Nicolas Oikonomides, Paris, 1972.

<sup>63</sup> Collège de France, Chaire d'histoire et civilisation de Byzance, *Leçon inaugurale*, faite le Vendredi 8 décembre 1967 par M. Paul Lemerle, membre de l'Institut, Professeur.

au nom de l'aspiration vers une réalité absolue, conçue celle-ci dans l'esprit du Moyen Âge, au nom donc d'un réalisme *autre* que le nôtre.

Revenons encore une fois aux textes pour en examiner, dans la perspective plus ample que nous ouvre la réflexion de l'érudit français, les plus typiquement byzantins, les plus marqués par la rhétorique et la tendance classique, les plus « asservis » et les moins réalistes, à savoir les panégyriques. Nous y constaterons que leur but est celui de révéler à l'auditoire ou, pour mieux dire, aux participants à la « liturgie impériale » aux cadres de laquelle ils étaient prononcés, l'essence « réelle » et le sens « réel » du souverain célébré, ainsi que de ses actes. Or, cette essence est bien divine, l'empereur étant porteur du charisme impérial qui lui est octroyé, conformément à la conception byzantine, par Dieu lui-même<sup>64</sup>. Ses faits ne sont donc pas seulement des actions politiques entreprises à des fins séculières, mais également des actes religieux. C'est par leur moyens que l'empereur accomplit sa mission de propagateur et défenseur de la vraie croyance chrétienne. Dans un certain sens, l'empereur réactualise par chacune de ces actions les faits de ses homologues paradigmatiques, les rois bibliques de l'ancien Israël. Ses victoires sont aussi celles du Christ, que l'empereur sert et imite. C'est ce que tout rhéteur byzantin se propose de faire ressouvenir à ses auditeurs lorsqu'il écrit un discours panégyrique adressé à un souverain. Et c'est dans ce but qu'il stylise la figure de l'empereur ainsi que la présentation narrative-lyrique de ses faits et gestes : afin de les réduire, selon les possibilités que lui offre sa propre maîtrise, aux modèles préécrits. Dans le texte de Nicéas Choniates (m vers 1213), Isaac II Ange (1185—1195) qui a combattu les Vlaques et les Bulgares rebelles des Balkans, devient le « nouveau Moïse » qui « descendra du mont Hémus comme d'un autre mont Sinaï » pour « graver à la lance dans les âmes des Barbares la loi de leur esclavage d'antan ». Il est « l'ange du Seigneur », qui va « poursuivre et défaire l'ennemi », auquel « ni l'ennemi, ni le Fils du crime, ne parviennent et ne peuvent faire du mal ». Par contre, le chef des rebelles, lui, « s'est révolté à l'exemple de Lucifer par orgueil d'asseoir son trône au sommet des hautes montagnes du septentrion », « ainsi qu'un Satan ennemi du trône » il se soulève contre l'empereur lequel est « semblable à Dieu »<sup>65</sup>. C'est dans le même but, celui de mettre en évidence l'essence éternelle de Byzance, dont parlait Paul Lemerle, que la géographie de ces panégyriques se trouve stylisée, l'ethnonymie fortement archaïsée suivant la tradition classique. Byzance, en tant que Rome éternelle, doit combattre contre les mêmes « Barbares », Scythes, Perses ou Celtes, représentés tour à tour par les différents peuples qui ont approché et affronté l'Empire du nord, de l'est ou de l'ouest. Quant à la langue archaïsante, les tropes utilisés d'abondance, les allusions à la littérature

<sup>64</sup> Sur l'idéologie impériale à Byzance voir surtout O. Treitinger, *Die Oströmische Kaiser- und Reichsidee*, München, 1938 ; A. Grabar, *L'empereur dans l'art byzantin*, Paris, 1932 ; E. von Ivanka, *Rhömäerreich und Gottesvolk*, Freiburg—München, 1968 ; Hélène Ahrweiler, *L'idéologie politique de l'Empire byzantin*, Paris, 1975.

<sup>65</sup> Nicetae Choniatae, *Orationes et epistulae*, recensuit I. A. van Dieten, Berlin—New York, 1972, p. 6 (cf. *Psaumes*, 88, 22), p. 5 (cf. *Isaïe*, 14, 13), voir aussi p. 60. Un autre usurpateur est présenté par le même auteur comme un « faux Moïse » qui « fait semblant d'apporter du mont Haemus des lois, comme celui-ci du Sinaï » (p. 108, cf. *Exode*, 24, 12).



classique, tout cet appareil constitue le « langage hermétique » de mise dans une cérémonie panégyrique<sup>66</sup> où l'on révèle le mystère sacré, la « réalité » ultime du pouvoir politique. Seuls les initiés peuvent comprendre ce langage ; ce sont, ainsi que l'on s'y attend, ceux qui partagent ce pouvoir avec le souverain, l'élite aulique et ecclésiastique, aussi bien élite sociale, qui a accès à la culture. C'est ainsi que nous est révélé, à nous, le caractère de classe de la culture byzantine.

Aussi à la lire attentivement et à la rapporter au milieu social ainsi qu'au climat idéologique qui lui ont donné naissance, la littérature panégyrique byzantine nous apparaît-elle beaucoup plus « réaliste » — du moins quant à l'intention de ses auteurs — que nous ne l'aurions pensé ; quant à l'explication de sa structure spécifique, elle est également beaucoup plus complexe que ne l'avaient envisagé les philologues à formation classique et de tendance démocratique du XIX<sup>e</sup> siècle, qui l'ont étudiée, mais sans la comprendre en profondeur. Déchiffrer le message réel que la littérature byzantine a adressé à ses propres contemporains, ce message sans doute difficile à comprendre et même à percevoir pour nous autres esprits modernes, demeure une tâche des plus importantes et des plus passionnantes de la byzantinologie. Et il ne s'agit pas seulement des textes littéraires, édités ou encore inédits ; d'autres monuments de la culture et de la civilisation byzantines attendent encore leurs exégètes.

Quant à ces quelques pages où nous avons tenté plutôt de poser et de définir un problème que de le résoudre, leur conclusion sera peut-être aussi une invite à réfléchir sur la relativité et l'historicité des concepts de la critique, en particulier sur le « réalisme ».

---

<sup>66</sup> P. Lemerle, *ouvr. cité*, p. 24.